

CINÉMA

Hommage à Gilles Groulx
Page C 6



MUSIQUE

Le maître-forgeron
du jazz-blues
Page C 7



◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER
C

CULTURE

Solide comme le rock!



SOURCE: TÉLÉ-QUÉBEC

Offensive des anciens d'Offenbach sur tous les fronts dans les jours qui viennent: retour à l'oratoire ce dimanche, le temps de commémorer (sur place, à la télé et à la radio) la fameuse *Messe des morts* de 1972, diffusion préalable d'un documentaire sur l'événement original, et parution simultanée de deux disques le lendemain. Et vlan dans le buffet. Apothéose d'une dure et belle vie de rockeurs inexpugnables? Simple justice, oui.

SYLVAIN CORMIER

Une seule fois. Depuis onze ans que j'écris sur Corbach, Corbeau, Offenbeau et autres incarnations et réincarnations des membres survivants d'Offenbach (tous sauf Gerry Boulet, en fait), le parolier-chanteur Pierre Harel a une seule fois lancé la serviette. C'était en 1996, après la sortie de l'album *Amérock du Nord*, ultime effort de Corbach. En avait-on vendu 100 exemplaires, de ce formidable disque pur rock catégorie A? Je caricature à peine. «On a fait nos deux albums à compte d'auteur, constatait Harel: là, on ne peut plus, par simple décence socio-culturelle. On est obligés d'abandonner, faute de moyens.» Harel pensait à relancer sa carrière solo, passée dans le beurre mou dans les années 80, l'album *Tendre ravageur* (tout aussi intéressant, notamment pour la splendide ballade *Ca me prend de l'air*) ayant tristement sombré dans le même trou noir d'auditoire

qu'Amérock. Les autres gars se débrouilleraient: Donald Hince retournerait à l'école, Michel «Willie» Lamothe s'occuperait d'un album country avec les chansons du célèbre paternel, Michel Bessette échouerait au piano-bar, et Roger «Wezo» Belval, le fameux batteur à tête d'oiseau, attendrait que les gars le rappellent... «La volonté est de pas mourir, affirmait Harel, mais il faut de l'argent. Ce qui nous a manqué, surtout, c'est des investissements normaux et naturels de part de ceux qui en donnent.»

Six ans plus tard, on est chez Solotech, le grand complexe de salles de répétition de la rue Gifford. Tout Offenbach est là. Les membres fondateurs Harel, Willie, Wezo, mais aussi le guitariste Johnny Gravel (rapatrié après un long voyage au bout de la nuit qui aura duré presque 25 ans), et les plus fortes têtes de la seconde période du groupe, Breen LeBocuf et John McGale. Plus Bob Champoux à la guitare d'appoint et Bessette aux claviers. Huit gars, huit sourires radieux. Huit gamins de tous âges qui jouent du rock et n'en reviennent pas à quel point la musique qu'ils produisent est bonne. «On est meilleurs qu'on n'a jamais été!», exulte Harel. Normal: ils repètent avec célérité depuis un mois et demi. Parce que ce qui s'en vient est trop important. Ce dimanche, toute la bande sera à l'oratoire Saint-Joseph pour la commémoration officielle du légendaire show d'Offenbach (voir article complémentaire en pages centrales). C'est dire qu'il y a eu «des investissements». Majeurs. Le projet déposé sur la table de Pixcom il y a trois ans par Harel a abouti: l'idée de recueillir la *Messe des morts* d'Offenbach à l'oratoire a même fait

VOIR PAGE C 4: ROCK!

Le Grand retour
de Boris S.
de SERGE KRIBUS

DU 12 MARS AU 6 AVRIL



MISE EN SCÈNE :
DENIS BERNARD

ASSISTANCE À
LA MISE EN SCÈNE :
Nancy Rozon

AVEC
GÉRARD POIRIER
BERNARD FORTIN
Guy Vaillancourt

CONCEPTEURS :
Mario Bouchard
François Barbeau
Nicolas Descôteaux
Pierre Duchesne
Mario Payeur

théâtre
du rideau
vert



Une collaboration de



(514) 844-1793 • www.rideauvert.qc.ca

Culture

Barbara Hendricks à Montréal en lumière

Quand la cantatrice se fait fonceuse, forte et généreuse

La vie est faite pour se propager. Ce désir même de propagation peut inspirer des carrières, des engagements, la défense de bien des causes. À l'heure de l'humanisme perdu, une voix de femme veut nous redonner confiance, celle de Barbara Hendricks.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

La cantatrice noire américaine Barbara Hendricks a deux enfants. Potinage direz-vous. Quand vous saurez leurs noms, tout s'illuminera tant cela reflète son idéal. Sebastian Amadeus pour le garçon; Jennie Victoria pour la fille. «Le premier est à l'ombre de Bach et de Mozart — sans qu'elle s'en rende compte, la seconde (c'est une fille) en fidèle lignée avec son professeur (Jennie Tourel) et aussi parce que la grossesse avait été difficile et que c'était une vraie victoire pour moi de pouvoir mettre cette enfant au monde.» Avant de monter sur scène, à León, elle livre ces quelques confidences sur le ton que seuls les passionnés savent tenir.

On entend d'abord une femme immensément curieuse. Elle passe de Schubert, qu'elle chantera entre autres ici la semaine prochaine, à des créations, comme des œuvres très avant-gardistes de Gilbert Amy ou celle qu'elle fera le mois prochain à Paris, son port d'attache. Fille de l'Arkansas, citoyenne suédoise, dépositaire de l'humanité, voilà ce qui ressort quand on lui parle.

Mieux que cela, on entend une formidable passionnée qui tient mordicus à garder vivante la beauté du monde. «Il n'y a presque plus de concerts de mélodies, et il faut se battre pour que cela dure; quand j'étais étudiante à New York, il y avait plein de récitals. Maintenant, on les compte sur les doigts d'une main. Vous voulez faire du Schubert,

on vous répond que le 'cross over' est plus vendable.»

Là, on sent sa solidité comme sa fermeté. «J'ai un pouvoir certain par ma réputation et je peux encore faire cela [le récital]; quand je pense aux jeunes cependant qui n'ont plus cette chance et que les compagnies de disques forcent à faire des airs d'opéra plutôt que d'aussi explorer les territoires du répertoire de lieder pour que cela se vende mieux, je me dis qu'il faut se battre encore et toujours, sans relâche.»

Son besoin aigu de se surpasser, toujours, de faire de chaque événement «quelque chose où je me dois absolument de donner le meilleur de moi-même, ne serait-ce que quand je prépare un petit déjeuner pour mes enfants» l'habite comme une noble et vraie missionnaire. Elle se dévoue pour des causes humanitaires, notamment celles des réfugiés. Le Haut-Commissariat pour les réfugiés des Nations unies (HCR) l'a d'ailleurs nommée ambassadrice à vie pour souligner le dévouement inépuisable qu'elle porte à cette cause.



ARCHIVES LE DEVOIR

Fille de l'Arkansas, citoyenne suédoise, dépositaire de l'humanité, Barbara Hendricks est avant tout une formidable passionnée qui tient mordicus à garder vivante la beauté du monde.

forte de la foi de son intuition et «la rencontre de Jennie Tourel fut absolument décisive». Barbara Hendricks reste forte comme Gibraltar de cette rencontre presque communion d'un professeur et d'une élève, au point où on la devi-

ne disciple dans la plus aristocratique dénomination du mot. Elle qui a eu la chance de pouvoir se trouver héritière des Böhm, Karajan et Giulini, pour ne nommer que ceux-là, revient perpétuellement à ces moments marquants de sa vie «où [j'ai] vraiment senti ce qu'il y a de plus fort, donc de plus beau dans la musique; et si je ne poursuis pas cette tradition qui fait qu'on se sent faire partie d'un tout, à l'heure où le mercantilisme voudrait tout détruire, qui le fera?»

On la pense donc un peu pessimiste. «Ne dites surtout pas cela de moi. Au contraire, je reste une optimiste invétérée. Je crois que cela peut se faire, qu'il faut passer le flambeau aux jeunes, leur donner

le courage de passer outre les exigences des impresarios.»

Elle qui dit avoir reçu le cadeau de la voix n'en retire cependant aucun orgueil. «Je pense que je suis faite pour cela, c'est ce qu'il y a de plus important.» Elle chante à l'opéra «et j'aime beaucoup cela» et se produit en moult récitals — «les moments les plus beaux! En deux minutes, il faut tout recréer, peu importe le style, car je chante Bach, Mozart, Schumann, du jazz et de la musique contemporaine; quel défi et surtout, c'est là que je trouve les moments où la communication est la plus intense».

Pour que toute cette beauté du monde continue, elle poursuit non seulement son plaisir de faire les choses, mais son devoir de pouvoir penser que cet art qu'elle hérite tant jamais ne mourra. Se répète-t-elle? Pas vraiment. Simplement, avec une fougue prométhéenne, elle tient à s'inscrire dans une lignée dans l'unique but de permettre la transmission de partitions, de manières de faire et de beauté qu'elle, comme elle y a goûté, se sent responsable de transmettre, comme un porteur olympique se doit de passer le flambeau afin que jamais ne s'endorme, ne flanche ni ne s'éteigne la flamme. Alors, porter la torche pour le festival Montréal en lumière lui semble tout naturel, même si «ô, il fait froid chez vous». A nous d'aller nous éclairer et réchauffer au son de cette voix.

RÉCITAL BARBARA HENDRICKS

Vendredi 15 février 2002.
Théâtre Maisonneuve, 19h.
Renseignements (514) 842-2112
ou www.pda.qc.ca.

Le Groupe de la Veillée présente *La Nuit des tribades* de Per Olov Enquist Traduction Jacques Robnard Jan Ivarsson
Mise en scène de Téo Spsychalski avec Gabriel Arcand
Anouk Simard Marie-Claude Gamache Marcel Pomerlo

La Nuit des tribades

«Excellente pièce. Gabriel Arcand en Auguste Strinberg violent, touchant, parfait... Marcel Pomerlo extraordinaire en acteur flagorneur.»

- Nicole Leriche, *Aux arts etc.*, SRC

«Une riche matière dramatique... Il faut aller voir *La Nuit des tribades* pour découvrir l'ironie et le cynisme de Per Olov Enquist...»

- Hervé Guay, *Le Devoir*

«Gabriel Arcand, remarquable, Anouk Simard, convaincante, Marie-Claude Gamache, surprenante.»

- Pierre Thibault, *ICI*

«Refined asting carries *La Nuit des tribades*. Le group's artistic discipline is remarkable for its esthetic purity and lottly detachment.»

- Matt Radz, *The Gazette*

«Misogynie et démesure: Arcand admirable de justesse dans la peau d'Auguste Strinberg.»

Deux comédiennes devenues tribades campées avec aplomb par Anouk Simard et Marie-Claude Gamache. Un duo verbal cruel.»

- Francine Grimaldi, *Samedi et rien d'autre*, SRC

Du nouveau à www.laveillee.qc.ca

6 DERNIÈRES

Réservation
514.526.6582
Admission
514.790.1245

Théâtre
PROSPERO

22 janvier au 16 février 2002

Pourquoi chanter?

Pourquoi chanter alors? «Déjà toute petite, à l'école ou à l'église, on m'a dit et j'ai ressenti que j'apportais beaucoup de bien et de plaisir avec ma voix.» Elle a poursuivi,

Des fraises en janvier

du 22 janvier
au 16 février 2002
COMPLÈT
6 SUPPLÉMENTAIRES
Du 17 au 23 février

«... une pièce heureuse [...] une pincée d'Amélie Poulain, de la luminotherapie en plein cœur de l'hiver. [...] On sort [...] avec l'envie de chanter.»

LA PRESSE

«... vraiment, on s'y amuse.»

INDICATIF PRÉSENT SRC

«Un pur délice.»

LES CHOIX DE SOPHIE TD

«Une pièce jeune, tonifiante [...] c'est savoureux, malicieux, étourdissant.»

SAMEDI ET RIEN D'AUTRE, SRC

«... is as mouth-watering as its title.»

THE GAZETTE

«[...] très rafraichissant, charmant [...] une auteure à suivre.»

MONTREAL EXPRESS, SRC

«Une pièce qui rend heureux. C'est tellement intelligent, tellement subtil.»

AUX ARTS ETC., SRC

«Les quatre comédiens font merveille. Une mise en scène inventive et tonique. [...] Des fraises de cette qualité, c'est rare.»

MONTREAL CE SOIR, SRC

en collaboration avec

BANQUE LAURENTIENNE

une production du

Théâtre d'Aujourd'hui

3900, rue Saint-Denis
(Métro Sherbrooke)

Montréal H2W 2M2
(514) 282-3300

www.theatredaujourd'hui.qc.ca

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

LES GYMNASTES DE L'ÉMOTION

Ode au théâtre, sur fond de mauvaise critique



TEXTE ET MISE EN SCÈNE

Louis Champagne et Gabriel Sabourin

AVEC Stéphane Brulotte, Louis Champagne, Geneviève Rioux, Gabriel Sabourin

ET CHAQUE SOIR, UN COMÉDIEN INVITÉ

Pierre Collin, Benoît Girard, Jacques Godin, Andrée Lachapelle,
Hélène Loïsel, Albert Millaire, Paul Savoie

UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre Experimental

Du 19 février au 9 mars 2002

du mardi au samedi à 20h30, dimanche à 15h
relâche jeudi 28 février

AU Temple maçonnique de Montréal

2295 Saint-Marc

ANGLE SHERBROOKE MÉTRO GUY-CONCORDIA

ENTRÉE 18 \$ RÉSERVATIONS (514) 521-4191

LE DEVOIR

le nouveau théâtre
NTE
experimental

DU 25 JANVIER AU 16 FÉVRIER

MYRIAM POIRIER

GARY BOUDREAU

MARC BÉLAND

GENEVIÈVE RIOUX

LUC BOURGEOIS

«... une comédie vénitienne charmante et drôle [...] Parfaite pour oublier la «sloche», la neige sale et l'humidité féroce...»
M.-C. Blais - *La Presse*

L'HONNÊTE FILLE

DE CARLO GOLDONI

DE VENISE À MONTRÉAL,
UN GOLDONI QUI DÉMÉNAGE!

Traduction: **Ginette Herry**
Mise en scène: **Jean-Guy Legault** en collaboration avec **Simon Boudreau**

Avec **Myriam Poirier, Geneviève Rioux, Marc Béland, Gary Boudreau, Luc Bourgeois, Geneviève Béllis, Simon Boudreau, Éloi Cousineau, Nico Gagnon, Isabelle Payant**

Concepteurs: **Yannick Bocquet, Simon Boudreau, Jean-Guy Legault, Karen Houde, Yves Morin, Charles-Antoine Roy**

Jeu et vendredis, 20 h; samedis, 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

BILLETTERIE:
(514) 253-8974

ADMISSION: (514) 790-1245
1 800 361-4595 admission.com

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
4353, rue Sainte-Catherine Est
38 Papineau ou Viau, autobus 34 88 Pie IX, autobus 139

Ministère de la Culture et des Communications Québec

Québec

BANQUE NATIONALE DU CANADA en collaboration avec LE DEVOIR

Culture

THÉÂTRE

Place aux auteurs d'ici

Les Laboratoires de l'AQAD s'installent à la Licorne jusqu'au 16 janvier

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Grosso modo, c'est une sorte de *showcase*, comme on dit dans le monde du spectacle: six productions différentes en 12 soirs. Rien de moins! Sauf qu'ici, les six spectacles offerts se situent à mi-chemin entre la lecture publique et la représentation théâtrale en bonne et due forme. Et que les textes offerts sortent des Laboratoires de l'Association québécoise des auteurs dramatiques (AQAD), une «créature» du Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD) découlant en droite ligne de la loi sur le droit d'auteur de 1990. Bon. Reprenons. On verra à la Licorne, jusqu'au 16 février, six auteurs offrir leur dernière création devant un public d'amateurs curieux, de diffuseurs de spectacles, de directeurs de théâtre et de metteurs en scène. But de l'opération: diffuser les textes des auteurs d'ici et, qui sait, déboucher peut-être sur une production quelque part.

Formule unique

Raymond Villeneuve est vice-président de l'AQAD; c'est lui qui coordonne l'expérience des Laboratoires depuis trois ans. «Nous sommes absolument ravis de nous installer à la Licorne cette année; cela nous rapproche du public curieux de cette salle, des producteurs et des diffuseurs tout en donnant encore plus de crédibilité à l'événement.» Il faut préciser que les Laboratoires de l'AQAD en sont à leur troisième incarnation. Implantés d'abord dans les locaux de l'Écomusée du fier monde, ils sont passés par la salle Jean Pagé de l'École nationale de théâtre l'an dernier avant d'envahir la salle de la rue Papineau il y a quelques jours.

Les Labos font partie des activités de formation offertes à ses membres par l'AQAD, qui se charge aussi de les représenter et de négocier des contrats types avec les producteurs de spectacles. «Après trois ans, nous en sommes encore à la période de rodage, reprend Raymond Villeneuve. Six spectacles en 12 jours, cela implique une logis-

tique technique assez importante, mais tout est nettement plus fluide cette année.» Il faut souligner que la formule est unique au Canada, sinon en Amérique. Il y a bien le Chicago Dramatists Workshop qui offre quelque chose d'un peu semblable, mais la formule ici est beaucoup plus souple, soutient Villeneuve. «Le créneau que nous occupons, précise-t-il, est assez vaste: il y a un monde entre la lecture publique et la production d'un spectacle. Ce qui caractérise notre approche, c'est que nous nous adaptons aux besoins des auteurs qui peuvent être fort différents. Certains vont, par exemple, se contenter d'un minimum d'éclairage ou de décor alors que d'autres vont jusqu'à l'esquisse de mise en scène et la sono élaborée. Ce qui est le cas cette année avec *Kôma* de Pier Noli qui s'appuie sur une bande-son de plus de 80 minutes. Bref, nous nous ajustons.»

Les Laboratoires offrent cette année trois comédies et trois monologues, orbitant autour du thème central du couple

Mais les gens de l'AQAD ne font pas que s'ajuster puisqu'ils tiennent à ce que les auteurs s'impliquent aussi dans la production de leur texte. «Ils en deviennent en quelque sorte les «coproducteurs», explique encore Raymond Villeneuve. C'est un peu comme si l'expérience ressemblait aussi à un stage de production. Ce qui leur permet d'être plus conscients de la dimension collective de l'expérience théâtrale.»

Depuis mardi dernier et jusqu'au 16 février, les Laboratoires de l'AQAD offrent cette année trois comédies et trois monologues, le tout orbitant autour du thème central du couple. «Ce n'était pas un thème imposé, souligne Raymond Villeneuve, mais les six productions développent la même problématique; ce devait être dans l'air du temps.» Samedi et dimanche à la Licorne, *Gog et Magog* de Carole Tremblay prend la suite de *Les Grandes Vacances* de Gervais Bouchard et de *Le Lac* de Louise-Véronique Sicotte. Lundi et mardi, ce sera au tour de Pier Noli d'occuper lui-même la scène avec son *Kôma*. *Docteur Néant* de Pierre K. Malouf (les 13 et 14 février) et *La Vache d'Antoine* de Patrick Leroux (les 15 et 16 février) viendront clore l'événement.

Tuer ou ne pas tuer

Le metteur en scène Reynald Robinson défend à merveille l'humanisme de Camus

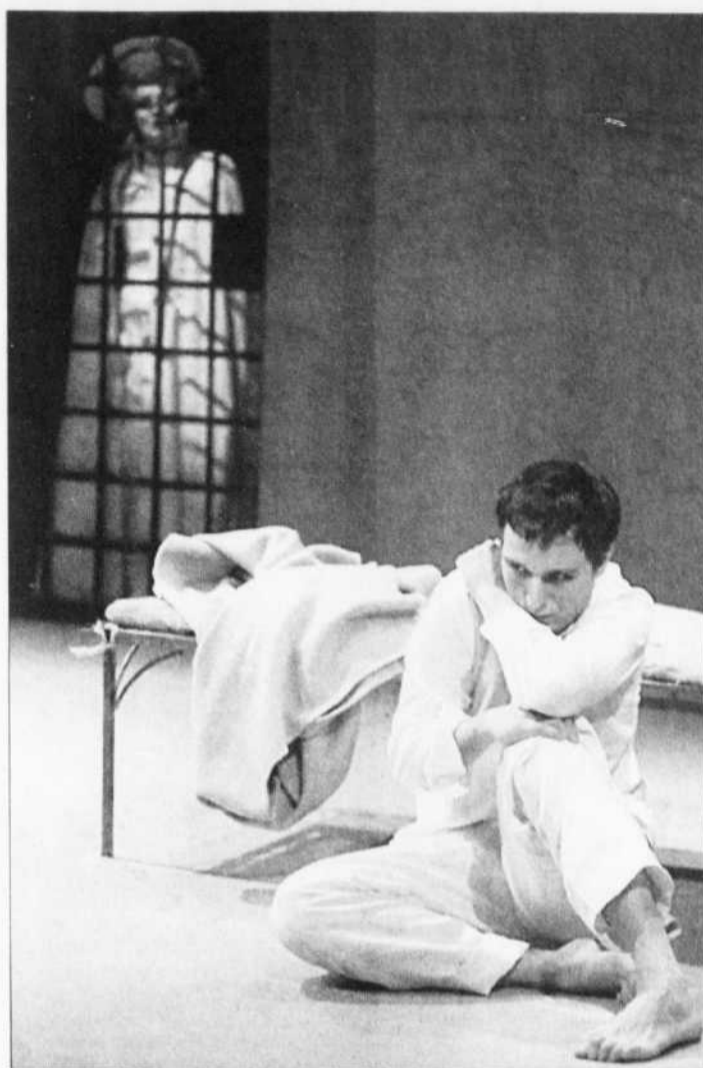
LES JUSTES

Une pièce d'Albert Camus. Mise en scène: Reynald Robinson. Interprètes: Véronique Aubut, Serge Bonin, Frédéric Dubois, Gaston Hubert, Pierre-François Legendre, Bruno Marquis, Nadine Meloche, Jean-Sébastien Ouellette. Décor et accessoires: Monique Dion. Costumes: Catherine Higgins. Éclairages: Denis Guérette. Assistance à la mise en scène: Jean-François Lessard. Musique originale: Stéphane Caron. Au Théâtre de la Bordée, 1143, rue Saint-Jean, Québec. Jusqu'au 2 mars.

DAVID CANTIN

Comment aborder *Les Justes* d'Albert Camus après les événements du 11 septembre? On sait que cette pièce s'inspire beaucoup d'un fait historique afin d'évoquer les convictions, ainsi que les doutes, de cinq jeunes terroristes russes au début du XX^e siècle. La lecture qu'en fait Reynald Robinson est lumineuse. Comme quoi l'action politique peut aussi mener à une forme de rédemption salvatrice. Il y a longtemps qu'on avait vu un spectacle aussi percutant au Théâtre de la Bordée, à Québec. Avant même qu'un mot ne soit prononcé, le décor et les costumes en disent long. Du blanc au beige très pâle, le contraste demeure frappant. De plus, une musique très calme et répétitive encadre le déroulement de la pièce dans un climat d'attente où la générosité de l'engagement l'emporte sur l'horreur du crime. Pourquoi avoir choisi une telle atmosphère de pureté comme toile de fond d'un coup d'éclat aussi sanglant? Pour cette mise en scène des *Justes*, Robinson a sans doute voulu faire ressortir la force du sacrifice et de l'honneur que revendiquent les personnages du texte de Camus.

On se retrouve en février 1905, à Moscou. Un groupe terroriste, lié au parti socialiste révolution-



SOPHIE GRENIER

Pierre-François Legendre dans le rôle du poète-révolutionnaire dans *Les Justes* de Camus, présenté au Théâtre de la Bordée, à Québec.

naire, planifie un attentat à la bombe contre le grand-duc Serge, oncle du tsar Nicolas II. Ils sont cinq à préparer cette attaque avec, à l'avant-plan, le poète Ivan Kaliyev, fin prêt à tout faire pour la révolution comme pour l'art. Une première tentative d'assassinat du despote pose un dilemme de taille. Dans son carrosse, deux enfants empêchent Kaliyev de conclure l'attaque. Deux jours plus tard, le plan fonc-

tionne et le jeune homme se retrouvera devant la justice. Entre ces situations, la tension monte parmi les terroristes: Stepan est mené par la haine brutale de l'ac-

tion et des blessures du passé, Dora aime toujours avec autant de force Kaliyev, Alexis est rongé par le doute et la peur alors que Boris doit prendre les décisions adéquates.

Avec cette pièce, Camus délaie une foi en l'absurde pour interroger les limites de l'action politique. Doit-on donner sa vie pour les générations à venir? Que sont le bien et le mal dans une situation semblable? Qui a raison et qui a tort?

Même si le choix de mettre en scène une pièce à propos du terrorisme en ce moment fera sans doute quelque peu jaser, Robinson défend à merveille l'humanisme de Camus. L'esthétique lumineuse et un climat presque serein à l'occasion invitent à découvrir la profonde richesse de ce texte. Robinson met l'accent sur les multiples facettes des points de vue qui s'entrecroisent. On pense notamment à la toute fin, lorsque l'athéisme et l'honneur de Kaliyev se mesurent à la foi aveugle de la grande-duchesse.

Dans le rôle du poète-révolutionnaire, Pierre-François Legendre a su rendre la complexité du personnage. Son jeu est à la hauteur. Aussi, Nadine Meloche surprend dans le rôle de Dora, tout comme Frédéric Dubois en Alexis vulnérable. L'utilisation assez fréquente de la musique originale de Stéphane Caron s'impose aussi. Tout est dans la manière de montrer que la révolte et le pouvoir ne sont pas que des stéréotypes. Aussi, de manière paradoxale, il y a quelque chose qui ressemble à une foi des plus brûlantes devant cette opposition au tsarisme. Après les manifestations lors du Sommet des Amériques et la tragédie du World Trade Center, *Les Justes* suscite une réflexion peu banale.

Les trois sœurs
d'Anton Tchekhov
Mise en scène de: Wajdi Mouawad
Traduction de: Anne-Catherine Lebeau
En collaboration avec Amélie Brault

Du 5 au 30 mars
2 0 0 2

Distribution
Lise Castonguay
Marie Gignac
Anne-Marie Olivier
Paul Hébert
Hugues Frenette
Richard Thériault
Paule Savard
Vincent Champoux
Benoît Gouin
Jean-Jacques Boulet
Linda Laplante

Le Théâtre du Trident
Grand Théâtre de Québec, 269 boul. René-Lévesque Est Québec (Québec)
www.lettrident.com Billetterie : 1 (877) 643-8131

théâtre du rideau vert

Découvrez ou redécouvrez ses grands classiques!

Du 12 au 17 février 2002

ESTRADIINAIRE

Retour aux souches
LE FIER MONDE

2 DERNIÈRES AUJOURD'HUI
15 H ET 20 H

Au Cœur de la rose
de PIERRE PERRAULT

LES ARTS du Maurier

PROCHAIN CONCERT LE 18 FÉVRIER 2002, 20 H

Les Lundis classiques
du Rideau Vert

ÉPOQUE BAROQUE
Pandolfi-Maelli, Van Eyck, Hume, Forqueray, Morel, Telemann, J.C. Bach, Platti.

FRANCIS COLPRON - FLÛTE
SUSIE NAPPER - VIOLONCELLE
CATHERINE PERRIN - CLAVECIN

(514) 844-1793 • www.rideauvert.qc.ca

Tournée québécoise
Eric Pervenche
Spectacle familiale (6 ans et plus)

Une production LYNX COMPANY Belgique
Avec et de: Alain de Neck

«C'est un solo rudement efficace que De Neck a bricolé là avec des lumières, des bouts de chansons, des bruits de la nature et des marionnettes à gaines.»
Jean Saint-Hilaire, *Le Soleil*

«Alain De Neck en Eric Pervenche [...] fait preuve d'une polyvalence remarquable dans les accents que le comédien doit donner à ses personnages - des insectes - qu'Eric rencontre [...]»
Michel Bélaïr, *Le Devoir*

| | | |
|----------------------------------|-------------------------------|--------------------|
| 3 février | Châteauguay | (450) 698-3100 |
| 7-8 et 10 février | Laval | (450) 667-2040 |
| 13-14 février | Sept-Îles | (418) 962-0100 |
| 16 février | Rimouski | (418) 724-0800 |
| 17 février | Rivière-du-Loup | (418) 867-8008 |
| 20 février | Petite-Vallée | (418) 393-2592 |
| 21 février | Gaspé | (418) 368-6013 |
| 22 février | Chandler | (418) 689-7173 |
| 10-11-12 et 14 avril | Lévis | (418) 838-6000 |
| 16-17 avril | St-Jovite | (819) 425-8531 |
| 18 avril | St-Jean-sur-Richelieu | (450) 358-0065 |
| 23 avril | Montréal (M. C. Maison-Neuve) | (514) 872-2200 |
| 29 avril | Saint-Laurent | (514) 855-6110 |
| 30 avril, 1 ^{er} -2 mai | L'Assomption | (450) 589-9198 # 5 |
| 3 mai | Hull | (819) 595-7770 |
| 5-6-7 mai | Ste-Thérèse | (450) 434-4006 |
| 9-10-11 mai | Ste-Genève | (514) 626-1616 |

silences et cris

UNE CRÉATION DE GILLES MAHEU

7 AU 24 FÉVRIER À 20H30

À L'AFFICHE DÈS MAINTENANT COMPLET 12 ET 20 FÉVRIER.

NOMINÉ pour le Masque 2002 de la production "Montréal" et pour le Masque de la contribution spéciale aux chorégraphies.

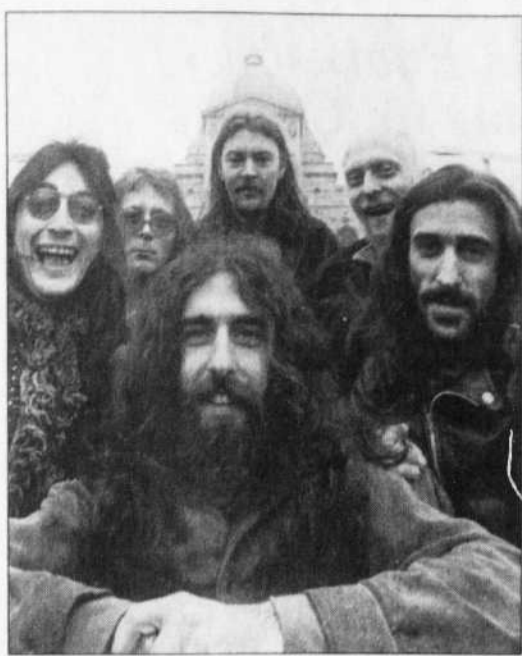
"Maheu nous revient entier, Maheu fait un retour tout à fait réussi." - Robert Lévesque, Radio-Canada. C'est bien meilleur le matin
"... un très beau et tendre moment, on en ressort le cœur léger... une belle fresque de l'expérience humaine, avec un parti pris évident pour la quête du bonheur..." - Évo Dumais, *La Presse*
"Gilles Maheu's triumphant return to Carbone 14." - Gaëtan Charlebois, *Hour*
"... un spectacle serein, musical, festif, un hommage à la beauté de la vie." - Paul Toutant, Radio-Canada, Montréal ce soir

USINE © 521.4493 admission_790.1245

UNDERGROUND

Tout refaire

Regard attendri sur le grand ras-le-bol créateur de la contre-culture



SOURCE: TÉLÉ-QUÉBEC

ROCK!

SUITE DE LA PAGE C 1

son chemin jusqu'à Mario Clément, de Télé-Québec. Qui plus est, on a retenu et concrétisé l'idée d'un documentaire sur l'événement original, que Harel comportait avec ses bouts de film sauvés des eaux: Gaston Gagnon, Nathalie Lysight et Harel ont bel et bien réalisé *Offenbach à l'Oratoire: le documentaire*. Ce sera donc une sorte de soirée Théma, façon Télé-Québec: le docu à 19h, puis le concert (sans le rituel de la messe) à 19h30. En direct. Et en simultané à CKOL. Grosse affaire.

Et deux disques en plus

Plus grosse affaire encore: lundi, au lendemain de la commémoration, les disques Art de Raymond DuBerger lancent DEUX albums à la fois, à l'une ou l'autre enseigne des compères. *Tendre ravageur*, vieille blessure de Harel, ressort en version augmentée de deux titres enregistrés en août dernier, mouture rebaptisée *Hôtel univers*, par Corbeau / 85. Explication de Harel: «*Sauf Marjo, c'était Corbeau qui jouait là-dessus, donc c'est plus juste. Et puis Harel, ça vend pas.*» Le spectacle *Félix Leclerc en colère*, donné sans filout par Harel et ses anciens combattants aux dernières FrancoFolies (et acclamé en ces pages) devient aussi un disque, entièrement refait en studio. «*En quatre jours*», précise Harel, qui a très moyennement le goût d'en parler. «*Ça fait peut-être pas notre affaire que les deux disques sortent le lendemain du show.*» Ah bon?

Et moi qui croyais que c'était une opération concertée, une espèce de spectacle à triple Oratoire-Hôtel-Félix. «*C'est l'idée de Raymond*», maugrée Harel. «*Nous autres, ce qui nous préoccupe entièrement depuis des mois, c'est l'Oratoire.*» Les deux disques ne sont pas désavoués: tout bêtement, ils n'existent pas au présent du groupe. Quand je dis à la table que Francis Leclerc, cinéaste et fils de Félix, veut tourner le clip de *Cent mille façons de tuer un homme*, Harel hausse les épaules: «*Je n'étais pas au courant.*» En fait, la perspective de se farcir trois lancements en trois jours (après Montréal, on recommence à Trois-Rivières, puis à Québec), sous le choc de l'Oratoire, ne réjouit personne. On verra bien, si le biliz apparentement orchestré par DuBerger provoque un engouement tel que ça fait vendre des tas de disques, gâteaux que Harel et consorts applaudiront.

Pour l'heure, les gars parlent tous en même temps, surexcités, pas tenables. «*On va te jouer une couple de tonnes tantôt, promet Harel. Tu vas voir si c'est tight.*» LeBœuf et lui se sont découverts un terrain de jeu inespéré: le haut registre de Breen et le timbre rauque de Harel se marient idéalement. «*Gerry ne faisait jamais vraiment d'efforts pour harmoniser avec toi, observe LeBœuf. Il chantait solo, même avec Offenbach. Là, on a des phrases qui lèvent vraiment à deux voix. Et puis je me suis aperçu que le latin, comme on le chante, ça coule tout seul.*» Histoire de compenser pour les portions de messe manquantes — et justifier l'aventure au présent —, six nouvelles chansons s'ajouteront au corpus d'origine. «*C'est quelque chose qui n'a jamais été entendu*, reprend Harel, du feu dans les yeux. *Les membres des deux grosses périodes d'Offenbach qui se mettent ensemble pour créer Offenbach Plus!*» On s'est tous rencontrés au bureau du BS, rigole Lamothe. Au concert, il y aura aussi une chorale et un quatuor de cordes dirigés par Scott Price. La totale, quoi. Rien à voir avec la commémoration de 1992 aux Beaux-Esprits (bon show, au demeurant).

Lusufruit de trente ans d'honnête labeur? Justice aux vrais de vrais? «*On est plus solides ensemble que séparément, même si on gagnerait peut-être mieux notre vie autrement. On trouve toujours là quelque chose qui nous échappe ailleurs.*» LeBœuf: «*Il y a une identité. Quand j'entendais Willie et Wézo jouer avec Corbach, j'entendais du Offenbach tout craché. C'est plus fort qu'eux autres. C'est plus fort que tous nous autres.*» Dans une telle foulée, les projets abondent. La captation du concert de dimanche débouchera sur un disque, dont on fera coïncider la sortie avec la date anniversaire du show de 1972, le 30 novembre prochain. Il y a aussi la belle liasse de textes remis à Gerry sur son lit de mort par feu Gilbert Langevin, qui pourrait bien donner autant de chansons. Et il y a *Scrapheur*, la mythique compilation de trois disques des chansons laissées de côté à chaque étape depuis les balbutiements d'Offenbach, qui finira bien par émerger. «*On a un autre projet avec René [Malo, producteur du spectacle original], annonce Harel. C'est d'aller faire le show à la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre.*» Je ne suis pas certain que Harel rigole. LeBœuf, lui, s'esclaffe: «*On va finir à Saint-Pierre de Rome! Et on aura le pape pour chanter Pax Vobiscum!*» C'est sans doute pour ça qu'ils sont indestructibles, ces énergumènes. Ils croient à leur truc, mordicus.



Jack Kerouac photographié en 1964 par Ginsberg.



1969. «NOUS NE SOMMES QUE DES GITANS. NOUS AURONS LE POUVOIR.»

Interview de Jimi Hendrix pour Actuel

donc tout ce qui a un jour tiré du fusil, de l'idée, du mot, de la note audacieuse ou du joint. Dans le désordre, évidemment.

Sérieux

Mais c'est aussi un underground fort sérieux, on s'en rendra compte tout de suite en feuilletant l'impressionnante table des matières étalée sur quatre grandes pages format matelas de camping. On y trouvera tout, un peu comme dans une encyclopédie: la drogue, les freaks — on salue au passage Jean Basile et l'équipe de *Mainmise* —, le sexe, Crumb, les luttes de libération, la presse alternative... Et des photos. Des tas de photos extraordinaires partout, en couleurs, en noir et blanc, rayées, beurées, surimprimées, éclatées ou dépolimentées, tout à fait dans le style de l'époque. *Underground, l'histoire*, aussi bien vous le dire tout de suite, s'infiltrera en vous comme une drogue sournoise irrésistible, ouvrant sans cesse devant vos yeux affolés de nouvelles pistes: on ne pourra plus s'empêcher de la transporter un peu partout et de s'y plonger au hasard des pièces de la maison offrant quelque chose d'assez solide pour l'y déposer...

Mais on y trouvera aussi tout plein de données historico-politiques précieuses sur les Weathermen, par exemple, et sur la décision de l'establishment américain de les combattre par le silence — des centaines d'attentats sont ainsi restés anonymes et tus par les médias. Des reportages en direct, également, sur la montée des groupes noirs radicaux et les affrontements entre les freaks et les politiciens (Eldridge Cleaver, des Black Panthers, séquestre Timothy Leary à Alger en 1971). Dans le même ordre d'idées, on aura la surprise de redécouvrir la pertinence des situationnistes, Debord et Vanegheim (*Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*) en tête. Par contre, les pages sur les querelles intestines des surréalistes font un peu suer et on se demande ce qu'elles font là, alors que celles qui ont consacré au mouvement féministe sont, au contraire, joyeusement dérangeantes.

Pour étayer son propos, Bizot propose presque toujours une entrevue, un reportage ou une analyse publiée à l'époque dans *Actuel*: on pourra lire, entre autres, une entrevue étonnante dans laquelle Michel-Antoine Burnier discute drogue, sexe et maïsoise avec le vieux Sartre, qui dirigeait alors (on est en 1973) le journal maïsoïste *La Cause du peuple*.

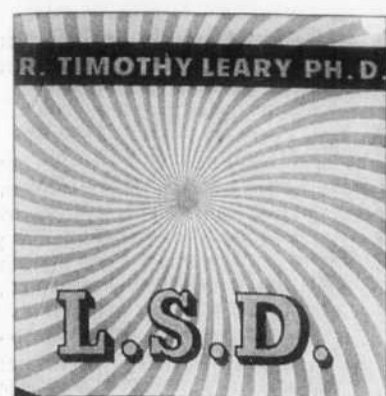
Dexter et tous les autres

Un underground «culturel», également. Qui trace des ponts et souligne des liens d'influence intéressants. Par exemple, la présence constante de ces écrivains (Miller, Anaïs Nin et Gertrude Stein autour de 1935, Nabokov en 1955 et, plus tard, Ginsberg et Burroughs) et de ces jazzmans américains (Dexter Gordon, bien sûr, et tous les autres) installés dans le Paris des années 30 puis des années 50 et 60.

D'où la filiation, le lien presque ombilical que tisse peu à peu Bizot entre Paris centre du monde underground jusqu'en 1939 et tout ce qui s'est passé par la suite aux États-Unis et ailleurs dans le monde occidental. Transfuges de tous les pays, unissez-vous! À première vue, cela paraît un peu agaçant, trop ethno-centré, trop *french root* pour qu'on y croie. Mais la démonstration est souvent pertinente tout en ouvrant la porte à une mise en situation européenne de l'underground, que l'on ne voit habituellement que par le bout américain de la lorgnette. Ce qui permet d'apprendre des choses intéressantes sur les Provos d'Amsterdam, par exemple, ou sur la percée de la contre-culture dans les anciens pays de l'Est. Au bout du compte, on y gagne une perspective différente. En fait, on aura beau chercher des puces — le prix de cette dalle de papier qui doit faire dans les 5 ou 6 kg, par exemple — *Underground, l'histoire* est un monument à l'underground planétaire, et on ne peut que vous souhaiter de tomber dessus d'une façon ou d'une autre.

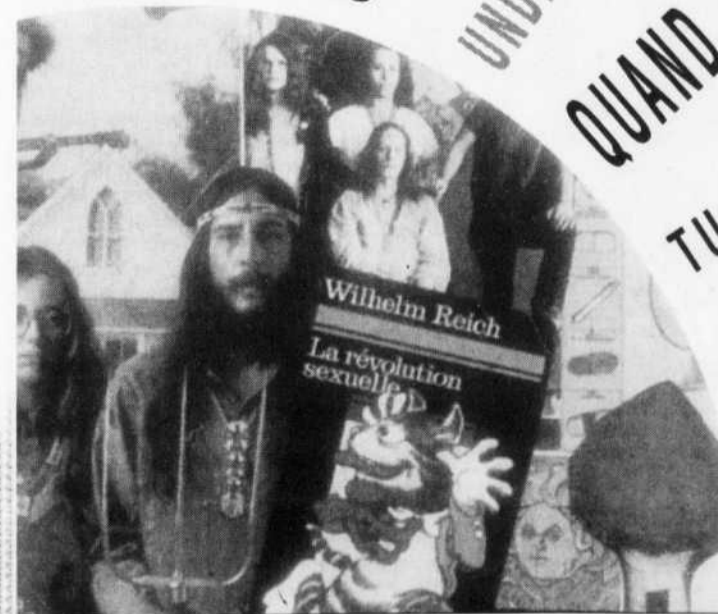
UNDERGROUND, L'HISTOIRE

Présenté par Jean-François Bizot
Actuel Denoël
Paris, 2001, 352 pages grand format



«[...] notre condition est de vivre sous la menace quotidienne d'une guerre atomique, sous la menace à court terme de l'univers concentrationnaire étatique ou celle, plus diffuse, de ce conformisme qui étouffe dans l'œuf chaque inspiration créatrice, chaque révolte.»

— Le Nègre blanc, Norman Mailer, 1959



SEXE
UNDERGROUND,
QUAND
TU NOUS TIENS

19H LE DOCUMENTAIRE

C'était en 1972... Un moment historique!

19H30 LA COMMÉMORATION

Le retour d'Offenbach. Un spectacle grandiose, version 2002, en direct de l'Oratoire!

Diffusé simultanément sur les ondes de

DIMANCHE À

telequebec.tv



JACQUES GRIENIER LE DEVOIR

La Place des Arts de Dieu

Offenbach en 1972

Rencontre improbable du profane et du sacré, mariage étonnamment heureux de la liturgie en latin et du rock pesant, la Messe des morts d'Offenbach à l'Oratoire Saint-Joseph a maintenant force de légende. Au point de commémorer l'événement en retournant chez le frère André, trente ans plus tard. Évocation et inhalations.

SYLVAIN CORMIER

Cela se passait un 30 novembre, en 1972. Offenbach à l'Oratoire. Pierre Harel, Gérard-Gerry, Boulet, Roger «Wézo» Beyer, Michel «Willie» Lamothe, Jean «Johnny» Gravel à l'Oratoire Saint-Joseph avec leurs murs d'amplis, les guitares électriques, la grosse batterie achetée pour l'occasion et, bien sûr, l'orgue Hammond B-3. Un groupe de rock *made in Québec* inconnu de la plupart des Québécois. C'est écrit sur le billet que montre Pierre Harel dans *Offenbach à l'Oratoire: le documentaire*, évocation en témoignages et extraits recouverts d'une copie de travail du film tournée à l'époque que Télé-Québec diffusera à 19h dimanche, juste avant *Offenbach à l'Oratoire: la commémoration*, en direct à 19h30, réédition augmentée du show de 1972.

«C'était inimaginable», résume Pierre Beaulieu, qui était là en 1972, longtemps avant d'aboutir au papir du *Devoir*. «Trois mille personnes qui fumaient des gros joints à l'Oratoire Saint-Joseph. C'était subversif!» Subversif? C'était quand même dans l'air du temps. Ou plutôt, précisons, c'était dans la bouffée de colombien du temps. Jesus était en effet devenu vachement cool au début des années 70. On le célébrait, sur fond de simili-rock manière Broadway, dans *Godspell* et *Jesus Christ Superstar*. Johnny Hallyday, qui n'en ratait jamais une, servait en tout opportunisme sa chanson *Jesus-Christ est un hippie*. D'intention plus pure, feu George Harrison chantait la gloire de Krishna dans *My Sweet Lord*. Il y avait aussi eu, dans le genre antichrist, un certain Charles Manson et sa famille, dont le procès défrayait alors la chronique sur le mode secte, sexe, violence, drogues et rock'n'roll (faut-il rappeler que les jeunes disciples de Manson avaient inscrit à grandeur de mur Eggs et Helter Skelter, titres des Beatles, avec le sang des victimes?). Rock et religion, à l'ère des messes à gogo, frayaient allègrement.

Une aventure d'émotion

En vérité, en vérité, Offenbach à l'Oratoire, c'était surtout subversif parce que ça se passait chez nous: il n'y avait pas douze ans que le Québec (sans spécial K) était sorti de la Grande Noirceur, et le souvenir du cours classique et ses déclinaisons latines était encore vivace. Qu'une bande de chevelus — et bon Dieu qu'ils l'étaient, hirsutes, les guitares électriques, la grosse batterie achetée pour l'occasion et, bien sûr, l'orgue Hammond B-3. Un groupe de rock *made in Québec* inconnu de la plupart des Québécois. C'est écrit sur le billet que montre Pierre Harel dans *Offenbach à l'Oratoire: le documentaire*, évocation en témoignages et extraits recouverts d'une copie de travail du film tournée à l'époque que Télé-Québec diffusera à 19h dimanche, juste avant *Offenbach à l'Oratoire: la commémoration*, en direct à 19h30, réédition augmentée du show de 1972.

«C'était inimaginable», résume Pierre Beaulieu, qui était là en 1972, longtemps avant d'aboutir au papir du *Devoir*. «Trois mille personnes qui fumaient des gros joints à l'Oratoire Saint-Joseph. C'était subversif!» Subversif? C'était quand même dans l'air du temps. Ou plutôt, précisons, c'était dans la bouffée de colombien du temps. Jesus était en effet devenu vachement cool au début des années 70. On le célébrait, sur fond de simili-rock manière Broadway, dans *Godspell* et *Jesus Christ Superstar*. Johnny Hallyday, qui n'en ratait jamais une, servait en tout opportunisme sa chanson *Jesus-Christ est un hippie*. D'intention plus pure, feu George Harrison chantait la gloire de Krishna dans *My Sweet Lord*. Il y avait aussi eu, dans le genre antichrist, un certain Charles Manson et sa famille, dont le procès défrayait alors la chronique sur le mode secte, sexe, violence, drogues et rock'n'roll (faut-il rappeler que les jeunes disciples de Manson avaient inscrit à grandeur de mur Eggs et Helter Skelter, titres des Beatles, avec le sang des victimes?). Rock et religion, à l'ère des messes à gogo, frayaient allègrement.

autres. Au fond, en voulant faire l'Oratoire, on voulait renverser la place à l'envers. On avait même pensé à amener un chameau qui nous aurait précédés avec nos instruments jusqu'à l'autel, comme les rois mages. Mais on s'est rendu compte qu'on faisait affaire avec des forces spirituelles qui étaient réelles. Que les religions, qu'on soit pour ou contre, qu'on soit dedans ou pas, doivent être respectées.»

La foule, apprend-on dans le documentaire, avait aussi un agenda. Harel: «*Y'en a qui étaient venus avec des bâtons de baseball, des drapeaux, des roches, des briques. Ça traînait partout après le show. Ils voulaient partir une émeute!*» Lamothe le jure, il y a eu soir-là miracle: «*Personne n'a rien pitché, finalement.*» Le poète Michel Garneau, à qui on avait confié la lecture des épîtres, est encore ébahit: «*Je me suis dit: "Oh tabarnak! C'est sérieux! Ça va être une vraie messe!"*»

C'en fut une. Avec saintes espèces et communion. «*J'ai communiqué pour vrai*», concourt Harel. La moitié de la foule itou. «*Ils ont manqué de pain*», ajoute Gravel. D'autres spectateurs communièrent autrement: à en croire Harel, un couple pratiqua l'amour libre dans un confessionnal. Et le spectacle? Sur place, ce fut à la fois grandiose et à peu près inaudible: la moitié du système de son blancha après dix minutes, et les décibels restants jaillirent au Slinky sur les murs. «*Ça n'a pas été un grand spectacle*», admet son producteur René Malo. La critique sortit, elle, brigue et fanal: «*Offenbach à l'Oratoire: un bingo qui aurait pu être un événement*», tira La Presse. Les auditeurs de CHOM avaient été mieux servis: ainsi qu'en témoigne l'excellent album *St-Chrone-de-Néant*, la captation avait été impeccable. Curieusement, le disque se vendit peu ou pas, d'où sa rareté et son actuel statut de pièce de collection.

C'est au fil des ans que la légende d'Offenbach à «La Place des Arts de Dieu» (dit Harel) a grossi, grossi, grossi, jusqu'à justifier la commémoration de dimanche (non seulement diffusée à Télé-Québec mais retransmise à CKOL). «*Cet événement-là contient toutes les années 70*», offre Harel pour justifier l'aura du spectacle, toutes générations confondues. Plus les gens en entendent parler, suppose-t-on, plus ils rêvent d'avoir été là. Ils y seront dimanche. Wézo aura la même batterie et la même tête chauve. «*Il n'a pas changé d'un poil*», rigole Willie. Et vous?

Culture

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Le cinéma L'agenda
Pour l'horaire complet, consultez LE DEVOIR

CINÉMA

Une attente frustrante

LE QUAI
(PLATFORM - ZHANTAI)
Écrit et réalisé par Jian Zhang-ke. Avec Wang Hong-we, Zhao Tao, Liang Jing-dong, Yang Tian-yi. Image: Yu Lik-wai. Montage: Vale Kong Jing-lei. Chine, 2000, 155 minutes. Mandarin avec sous-titres français.

MARTIN BILODEAU

Le cinéma du Chinois Jian Zhang-ke, comme celui de ses jeunes compatriotes, est très proche des théories d'Hervé Bazin, lesquelles ont présidé à la fondation du cinéma d'avant-garde français et, indirectement, de la Nouvelle Vague. Aussi *Le Quai*, et précédemment *Xiao Wu*, artisan pickpocket (premier film de Zhang-ke, autrement supérieur à celui qui nous préoccupe ici) renvoie-t-il l'écho du cinéma de Robert Bresson, où le temps et l'espace semblent fusionner et où le cadre devient comme une fenêtre devant laquelle les personnages s'arrêtent pour exister.

Le Quai, à l'affiche depuis hier à Ex-Centris, dure deux heures trente-cinq; dans sa version originale, il faisait 40 minutes de plus. Il serait futile, dans un contexte autre que celui-ci, de révéler pareils renseignements. Or *Le Quai* est, justement, une expérience sur le temps, la métaphore du titre servant à illustrer non pas ce qui se passe à l'écran mais plutôt ce qui se passe dans la salle, où les spectateurs se font communiquer l'impression qu'ils attendent l'arrivée d'un train qui ne passera pas.

L'action du film (ou plutôt son axe temporel) s'étend sur 20 ans, depuis les lendemains de la Révolution culturelle de Mao, vantée par une troupe de théâtre amateur

emplit de dynamisme, jusqu'à l'époque contemporaine, où les membres de celle-ci viennent échouer sur le mur de leurs illusions. Ces 20 années d'errance saltimbanque se traduisent à l'écran par une série de tableaux impressionnistes où l'arrière-plan historique prend le pas sur l'histoire des personnages. Le fil narratif du film est pour ainsi dire invisible, les histoires des héros étant composées d'instantanés rattachés par un système d'ellipses qui les disloque délibérément. Les 40 minutes amputées auraient-elles donné plus de corps à ces destins esquissés ou ne faisaient-elles que ralentir davantage une action désespérément lente et sous-explicative?

Loin de moi l'idée de dénigrer la beauté plastique de certains de ces tableaux ou même de manquer du respect, si manifeste ici, dont fait preuve le cinéaste à l'égard des valeurs cinématographiques que le cinéma d'aujourd'hui rejette en bloc (quoique les préoccupations esthétiques du Dogme danois rejoignent celles de Jian Zhang-ke). Il reste cependant que l'artisanat et l'aspiration à la pureté ne peuvent excuser entièrement un récit à ce point haché, des personnages aussi vaguement esquissés (ils sont acteurs mais on ne les voit jamais jouer ni répéter) et, sur un registre plus anodin, un son à ce point amateur qu'il donne l'impression de sortir d'une radio transistor.

Si l'objectif du cinéaste consistait à illustrer le décalage grandissant entre l'histoire de la Chine contemporaine et les rêves de ses artistes, force nous est d'admettre, devant une illustration aussi vaguement argumentative et aussi timidement démonstrative, qu'il est passé à côté de son film. Le fossé, c'est entre le train et le quai qu'il se creuse.

Kaléidoscope avec têtes parlantes

Denis Chouinard rend hommage à Gilles Groulx

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Denis Chouinard est un homme occupé. Cette semaine, il s'envolait à Toronto pour la cérémonie des Prix Genie. C'était juste avant de prendre la direction de Berlin ou son film *L'Ange de Goudron* sera projeté au festival. Rappelons que *L'Ange de Goudron*, qui abordait l'univers d'une famille musulmane au Québec, avait un peu fait patate dans nos salles à l'automne, en partie à cause du traumatisme post-11 septembre qui mettait certains sujets sur la touche. En nomination aux Genie et aux Jutra, fort de sa sélection à Berlin, *L'Ange de Goudron* a repris l'affiche chez nous et espère connaître — qui sait? — une seconde vie.

Par-dessus le marché, Denis Chouinard a réalisé *Voir Gilles Groulx*, hommage au cinéaste disparu, qui ouvrira les 20^e Rendez-vous du cinéma québécois le 15 février prochain avant de prendre l'affiche au Quartier-Latin. Précisons que la sortie du film coïncide avec le lancement d'un coffret Gilles Groulx, dans la collection Mémoire de l'ONF, avec intégrale des œuvres du cinéaste du *Chat dans le sac*, mais aussi des extraits d'entrevues ainsi que le film de Chouinard pour accompagner le tout.

Denis Chouinard vous dira que Gilles Groulx a toujours été mal servi par l'histoire mais qu'il est le plus grand vecteur de la modernité dans le cinéma québécois. Chouinard a découvert à l'adolescence *Le Chat dans le sac*, le film le plus connu du cinéaste, et en reçut un choc. Ensuite, il a plongé dans son œuvre, dont les incontournables *Raquetteurs*, un classique du cinéma direct, fasciné par son écriture visuelle et sa liberté.

Gilles Groulx a eu un grave accident de voiture en 1981 et demeura amer et diminué au cours des treize années qui ont précédé sa mort. Déjà oublié de son vivant, la postérité l'a balayé de plus belle



JACQUES GRENIER/LE DEVOIR
Denis Chouinard voit une similitude entre le destin de Gilles Groulx et celui de Claude Jutra.

après son décès en 1994. «Je rêvais de le rencontrer mais lorsqu'il eut son accident, j'avais 17 ans et il ne voulait plus voir grand-monde», soupire le cinéaste.

Chouinard voit une similitude entre le destin de Gilles Groulx et celui de Claude Jutra. *Le Chat dans le sac* réalisé par le premier en 64 ressemble beaucoup à *A tout prendre* que Jutra avait fait l'année précédente. «Tous deux, sur une forme très libre, abordaient en précurseurs les unions interethniques au Québec. L'un et l'autre moururent diminués.»

Gilles Groulx fut un enfant de l'ONF. Il y entra comme monteur en 1956 avant de graver les échelons. «Il ne pouvait travailler en dehors du cadre de l'ONF, se montrait incapable de s'adapter aux contraintes du privé, mais avait de la misère avec l'Office. Certains de ses films furent censurés. Il se battait pour demeurer libre.»

Gilles Groulx fut l'as du montage. Longtemps il monta ses films lui-même. «Il ne voyait pas le cinéma comme nous, précise Denis Chouinard. Là où la plupart des gens commencent par écrire un scénario,

lui s'offrait de la belle matière pour ses montages. Il avait une approche sculpturale. Plus tard, Groulx a engagé un monteur pour perdre son côté dentelle et esthétique. Il détestait se répéter, changeait sans cesse de directeur photo, se renouvelait sans arrêt.»

Denis Chouinard avait déjà réalisé un portrait de Gilles Groulx pour la télé, où il interviewait Michel Brault et Jean-Claude Labrecque. Un délégué de l'ONF, en prévision du coffret Mémoire consacré à Groulx, lui a demandé de reprendre le collier. Il a effectué de nouvelles entrevues, notamment avec Denys Arcand et Bernard Gosselin, mais aussi avec Pierre Hébert, Thomas Vámos, Barbara Ulrich, Robert Daudelin, Paule Baillargeon, etc., et y a ajouté les témoignages de Labrecque et de Brault tirés du premier film.

Le cinéaste précise avoir voulu faire un hommage à Gilles Groulx en forme de kaléidoscope avec des têtes parlantes, à travers une sobriété de ton. «J'ai interrogé beaucoup de gens de la technique, des directeurs photo, des monteurs, de preneurs de son. Leurs relations avec les cinéastes sont capitales.»

Denis Chouinard déclare qu'il mythifiait d'abord Groulx, comme tout le monde, mais qu'en écoutant parler ceux qui l'ont connu et ont travaillé à ses côtés, il a mieux compris l'homme derrière l'artiste — son incapacité à travailler dans le privé, les cicatrices que lui ont laissées les problèmes de censure avec l'ONF, l'amertume de sa fin de vie alors qu'il réglait ses comptes avec tout le monde —, mais qu'il a voulu aussi le montrer en battant et en homme libre.

«Je ne m'adresse pas aux cinéphiles avec *Voir Gilles Groulx*, poursuit-il, mais aux personnes qui s'intéressent au cinéma tout en ne connaissant pas Gilles Groulx, injustement oublié. Je donne un cours 101 sur ce cinéaste capital pour donner envie de le connaître. Les coffrets que l'ONF lui consacre ouvrent sur son œuvre. Il est temps de le ressusciter.»

Gros polar au muscle mou

COLLATERAL DAMAGE (DOMMAGES COLLATÉRAUX)
D'Andrew Davis. Avec Arnold Schwarzenegger, Elias Koteas, Francesca Neri, Cliff Curtis. Scé-

nario: David Griffiths, Peter Griffiths, Ronald Roose. Image: Adam Greenberg. Montage: Dov Hoenic, Dennis Vrkler. Musique: Greame Revell. États-Unis, 2001, 115 minutes.

aveugle depuis l'époque d'Eisenhower. *Collateral Damage* — c'est une coïncidence, mais elle n'est pas innocente — cristallise parfaitement ce climat. Aussi le film d'Andrew Davis (*The Fugitive*, *Chain Reaction*), dont la sortie, prévue pour le 19 septembre dernier, fut repoussée jusqu'à maintenant en raison de son sujet jugé trop brûlant, s'apprête-t-il à connaître un succès monstre pour les mêmes raisons.

Sachez cependant que les terroristes de ce gros polar au muscle mou ne sont pas des Arabes. Arnold, si vous vous rappelez, leur a déjà donné une raclée, dans *True Lies* si ma mé-

moire est bonne. Et Arnold, comme tous les abonnés de la routine, aime se frotter à l'illusion de la nouveauté. Aussi les vilains de *Collateral Damage* sont-ils Sud-Américains. Ils posent des bombes aux États-Unis dans l'espoir de forcer le Pentagone à retirer ses billes de la Colombie. Pourquoi le gouvernement américain s'intéresse-t-il tant à la Colombie? Le film reste muet là-dessus, de sorte que l'argument invoqué par les terroristes oppose peu de résistance devant ceux du pauvre Arnold, pompier héroïque et patriote, traumatisé depuis que son épouse et son fils sont morts sous l'impact d'une des bombes du fameux Loup (Cliff Curtis), chef des guérilleros colombiens. Ce dernier synthétise à lui seul le Mal, comme Oussama ben Laden dans les discours de George W. Bush.

Le scénario manichéen, à la faveur duquel Arnold débarque en Colombie pour traquer sa proie puis rentre au bercail pour achever le travail, est réglé comme du papier à musique. Musique pop, s'entend, avec des couplets si serrés qu'on n'entend plus que le refrain, de nombreux chœurs et une voix de soliste solidement numérisée.

Sous son masque de plâtre, Arnold étrenne une nouvelle émotion: la tristesse. En l'espace de deux scènes, cette émotion dérape vers une autre émotion, qui lui est plus familière: la colère. Histoire de rédemption, de vengeance, de deuil furieux, *Collateral Damage* est tout ça, moins le film politique pour lequel il se prend et par lequel il nous prend, nous, pour des valises. Venant d'un tâcheron comme Andrew Davis, ça ne nous étonne pas. Venant d'Arnold, c'est le contraire qui nous aurait étonnés.

LION DE L'ANNÉE - Venise 2001
GAGNANT LOUVE D'OR - Festival nouveau cinéma 2001

AURÉLIEN RECOING
KARIN VIARD
dans un film de LAURENT CANTET

L'EMPLOI DU TEMPS

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 15 FÉVRIER!

SÉLECTION OFFICIELLE FESTIVAL DE CANNES 2001
LE FILM LE PLUS LOUANGÉ PAR LA CRITIQUE INTERNATIONALE DE TOUTE LA SÉLECTION MONDIALE DE CANNES!

MICHEL PICCOLI
Je rentre à la maison
UN FILM DE MANOEL DE OLIVEIRA

Avec la participation musicale de **CATHERINE DENEUVE** et **JOHN MALKOVICH**

EN EXCLUSIVITÉ!

Van au mar. & juv. 15h10 - 17h00 - 19h00 - 21h30
mercredi: 15h10 - 17h00 - 21h30

★★★★
«Une vraie bonne comédie.»
- Première

15 Août

de Patrick Alessandrini
RICHARD BERRY CHARLES BERLING
JEAN-PIERRE DARROUSSIN

À L'AFFICHE!
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN ✓ CENTRE LAVAL ✓

BOUCHERVILLE ✓ SON DIGITAL

Quelques raisons d'espérer...
Menacé par l'homme, l'environnement sera sauvé par l'homme.

Prix du Président, Téléscience 2001

Un documentaire de **Fernand Dansereau**

Du 8 au 14 février à 19 h
au Cinéma ONF
1564 rue St-Denis (coin de Maisonneuve)
Métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 496-6895
Prix d'entrée : \$5.00

« Dans *Quelques raisons d'espérer...*, le chercheur de renom international Pierre Dansereau montre que l'écologie peut être porteuse d'espoir et ouvrir le chemin à une intense réflexion philosophique. »
Louis-Gilles Francoeur - *Le Devoir*

Une production de l'Office national du film du Canada
www.onf.ca/quelquesraisons

CLAUDE OSSARD et UGC présentent **AUDREY TOUTOU** **MATHIEU KASSOVITZ**

13 NOMINATIONS AUX CÉSARS
LE FILM QUI A BATTU LE RECORD DU BOX-OFFICE FRANÇAIS AU QUÉBEC

CHOISI POUR REPRÉSENTER LA FRANCE AUX OSCARS

Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain
Le film de Jean-Pierre Jeunet. Musique par Yann Tiersen

À L'AFFICHE!
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN ✓ CENTRE LAVAL ✓ FAMILIERS ✓

SON DIGITAL
FAMOUS PLAYERS
POINTE-CLAIRE ✓

4 NOMINATIONS AUX CÉSARS
« DISONS-LE TOUT DE SUITE C'EST GÉNIAL » ★★★★★

LE PACTE DES LOUPS

SAMUEL LE BIHAN • VINCENT CASSEL • EMILIE DEQUENNE • MONICA BELLUCCI • JEREMIE RENIER ET MARK DACASCOS

UNE PRODUCTION STUDIOCANAL ET DAVIS FILMS
avec SAMUEL LE BIHAN VINCENT CASSEL EMILIE DEQUENNE MONICA BELLUCCI JEREMIE RENIER MARK DACASCOS
avec GUY-CLAUDE FRANÇOIS DOMINIQUE BORG ANDRÉ SEBASTIEN PRANGÈRE DAVID WU

À L'AFFICHE!
FAMOUS PLAYERS
PARISIEN ✓

version originale française avec sous-titres anglais
CINÉMAS AMC
LE FORUM 22 ✓

Culture

CINÉMA

Perdre la boule

ROLLERBALL

Réalisation: John McTiernan.
Scénario: Larry Ferguson,
John Pogue. Avec Chris Klein,
Jean Reno, LL Cool J, Rebecca
Romijn-Stamos. Image: Steve
Mason. Montage: Robert K.
Lambert, John Wright. Musique:
Eric Serra. États-Unis, 2002.

ANDRÉ LAVOIE

Passer de l'élégance à la médiocrité, il n'y a parfois qu'un pas. Le réalisateur John McTiernan vient de le franchir en patins à roulettes, entre deux bousculades et trois ou quatre coups bien envoyés en bas de la ceinture.

Cette élégance, il l'avait démontrée dans ce séduisant *remake* du film de Norman Jewison, *The Thomas Crown Affair*; ou René Russo n'avait rien à envier à Faye Dunaway, ce qui n'est pas peu dire. Croyant sans doute que le travail du cinéaste canadien volontairement exilé à Hollywood pouvait de nouveau lui réussir, il a jeté son dévolu sur *Rollerball*, un film de science-fiction aux accents pessimistes, tiraillé entre le moralisme et le spectaculaire, bref, une œuvre bien de son temps (1975, pour être exact), que l'on regarde avec une pointe d'ennui: rien ne se démode plus que la science-fiction.

Du film de Jewison subsistent ces interminables joutes en patins à roulettes où les protagonistes sont contraints de se transformer en gladiateurs toujours plus sanglants, question de contenter le bon peuple avide de sang frais. L'inquiétude futuriste (un monde entièrement contrôlé par de grandes entreprises et dont la violence ne subsiste que par ce sport tribal nommé rollerball) fait place à une description plus collée à l'actualité, où les hommes d'affaires sont tout aussi cupides mais plus obsédés par les profits que de ressembler à Big Brother.

Jonathan Cross (Chris Klein) et les membres de son équipe ont beau faire les plus belles pi-

rouettes et quelques incartades au règlement, cela ne suffit pas à satisfaire la rapacité d'Alexi Petrovich (Jean Reno), lui qui a constamment un œil sur la partie et l'autre sur les cotes d'écoute. Une suite d'accidents, qui ne sont pas que le fruit du hasard, finissent par mettre en danger la vie d'Aurora (Rebecca Romijn-Stamos), sa jolie coéquipière, ainsi que la sienne, tout cela pour servir la rapacité des bonzes de ce spectacle décadent et ridicule. Jonathan tentera par tous les moyens de s'extirper des filets d'Alexi; son sentiment d'étonnement n'est rien en comparaison de notre...

On éprouvait une certaine lassitude devant le film de Jewison, mais celui de McTiernan, qui cède avec complaisance à la mode des sports extrêmes et à celle des

Le film de McTiernan, qui cède avec complaisance à la mode des sports extrêmes et à celle des jeux vidéo, n'offre qu'un spectacle désolant de bêtise

jeux vidéo, n'offre qu'un spectacle désolant de bêtise, où la timide critique sociale est noyée dans les hurlements de la foule et le vrombissement des motocyclettes qui zigzaguent entre les patineurs. Si quelque un, quelque part, n'était pas encore convaincu, *Rollerball* prouve par la pauvreté de sa mise en scène, l'insipidité des dialogues et cette cohorte d'acteurs fonctionnant tous sur le pilote automatique qu'une bonne partie de la production hollywoodienne se destine: 1- au public adolescent; 2- aux tablettes les plus poussiéreuses des clubs vidéo.

Le jeu sans nuances de Chris Klein (dans *Election*, il jouait au moins à l'imbécile égaré dans un film intelligent...) et le cabotinage devenu marque de commerce pour Jean Reno sont peu de chose en regard de cette course folle aux effets prévisibles, appuyés et tapageurs. Pour tromper l'ennui, on regarde distraitement l'architecture du Casino et les rues volontairement sombres du Vieux-Montréal puisque, pour les besoins de ce film inutile, la métropole a été déguisée en plusieurs villes de l'Asie centrale. Certains diront qu'il s'agit là d'un tour de force: c'est à mon avis le seul.



Une scène du film *Rollerball*, de John McTiernan.

SOURCE MGM

Tournée des Bancs d'essai internationaux à

Tangente

6 esthétiques.
6 chorégraphies pleines de mordant.



7, 8, 9 février à 20h30
10 février à 19h30

TANIA ALVARADO
(Edmonton)

THIERRY THIEU NIANG
(Istres/France)

PHILIPP GEHMACHER (Vienne)

14, 15, 16 février à 20h30
17 février à 19h30

EDDIE LADD
(Cardiff/Angleterre)

ALBERTO HUETOS & ELIANE
HUTMACHER (Luxembourg)

ANNA JANKOWSKA & HEINI
NUKARI (Berlin)

Tangente, 840, rue Cherrier
métro Sherbrooke
Entrée: 15\$/12\$
Billetterie à l'Agora de la
danse: 525-1500

La tournée des BEI a reçu le soutien du programme Accueil de spectacles étrangers au Québec.



LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

SINHA DANSE

LOHA ET THOK

7 au 9 et 13 au 16 février 2002 20 h



PHOTOS: MICHAEL SLOBODIAN

CHORÉGRAPHE

Roger Sinha

INTERPRÈTES

Nastasha Bekht

Tom Casey

Sophie Lavigne

Roger Sinha

Lucie Vigneault

MUSIQUE

Ganesh Anandan

Dino Giancola

Charmaine Leblanc

Rainer Wiens

ÉCLAIRAGES

Caroline Ross

COSTUMES

Mariosa

Vandal costumes

RÉPÉTITRICE

Sophie Michaud

MUSICIENS

SUR SCÈNE

Ganesh Anandan

Rainer Wiens

« Ce duo [Loha] d'une finesse et d'une beauté rare, s'installe comme une rencontre éloquent, entre l'énergie masculine et féminine... »
Andrée Martin Le Devoir



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE

514.525.1500

ADMISSION: 514.790.1245

LE DEVOIR

JAZZ

Le maître-forgeron du jazz-blues

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Cette semaine, il a joué à Montréal, Ottawa et Toronto. Aujourd'hui, il est quelque part au-dessus de l'Atlantique parce que demain il se produira à Paris avant de tourner en Allemagne, en Italie, en Suisse, en Hongrie, en Pologne et en Grande-Bretagne. A la fin du présent mois, c'est hop! C'est le retour à New York pour se produire deux-trois soirs avant de promener son autobus de soudards du jazz-blues ici et là dans les États, puis hop! En avant pour l'Australie.

On détaille cette géographie musicale pour bien illustrer que Duke Robillard, car c'est de lui qu'il s'agit, est le forgeron, le maître-forgeron du jazz-blues. On insiste un peu, beaucoup, sur jazz-blues parce que... parce que... on ne sait pas trop si ce n'est qu'il a assez de talent et d'affection pour être à cheval sur les deux. Mettons que sa pensée musicale emprunte autant à Freddie Greene,



les six cordes restées fidèles à Count Basie pendant plus de cinq décennies, qu'à B. B. King, Freddie King et autres aspirants à l'aristocratie des musiques prolétaires. De-que-cé? Rien.
Bon. Cette semaine, il a conquis le Campus et présenté son nouvel album. Bien titré, l'album en question. Bien titré parce qu'exact. *Living With The Blues*, paru sur étiquette Stony Plain, c'est en l'occurrence du réalisme social. Ce que Robillard fait jour après jour, c'est ce qu'il annonce, ce qu'il affirme,

c'est vivre avec le blues. Et comme il fait cela depuis la création du monde, mettons qu'il est bon, tout bon, très bon. Toujours bon.

Ce qu'il y a d'extraordinaire avec lui, c'est qu'il n'est pas nécessaire de le voir pour le croire. Encore que... L'autre soir, sur la scène du Campus, il a égrené les notes de *I Live The Life I Love* avec une aisance déconcertante. Lorsqu'il pince ses cordes, lorsqu'il chante *Goodtime Charlie*, il nous donne l'impression de la facilité. Lorsqu'on l'entend *live*, comme disent les jeunesses, on dirait que tout est naturel, que tout ce que lui et ses acolytes fabriquent à la seconde coule de source. Dit autrement, ce que Robillard fait sur scène comme sur disque ne suscite aucune interrogation de notre part. Ce n'est pas questionnable. C'est ainsi. C'est à prendre ou à laisser. Évidemment, on vous suggère de prendre, son dernier album ou n'importe lequel de ses albums précédents. Nul n'est besoin de vouloir être à date. On le répète,

la dernière, comme les autres productions publiées sur Stony Plain, est excellente. Parce que...

Parce que Duke Robillard prend soin de ses guitares. Il aime cet instrument. C'est sa vie. L'un est l'autre ou les deux se confondent. C'est difficile à dire. Ce qui l'est moins, c'est de souligner qu'il aime aussi les autres instruments. A preuve, la profondeur de jeu des gens qui l'entouraient mercredi et qui l'entourent sur son nouvel album. Au piano et à l'orgue, il y a Bruce Katz qui est autant boogie-woogie que Red Garland, à la batterie, il y a Mark Teixeira qui est autant blues que Gene Krupa à la contrebasse, il y a John Packer qui cisele si bien le gros son qu'il a introduit le point-virgule dans sa ponctuation, et puis... et puis il y a Doug James, le meilleur saxo baryton de la scène blues-jazz, qui est également un ténor au long cours.

Tout cela donne une musique joyeuse. C'est toujours fort bien raconté. C'est tout simplement parfait.

VITRINE DU DISQUE

PUNK

THE MACHINE GETS UNDER WAY...

The Saint Catherines
(Eyeball Records)

Paru sur étiquette new-yorkaise Eyeball Records, *The Machine Gets Under Way...* poursuit le très bon travail entamé sur le précédent CD du groupe montrealais, *Those Stars Are For You*. Punk rock par essence, le groupe n'hésite pas, sur cet album de huit pièces, à creuser à fond des arrangements plus tragiques que précédemment. The Saint Catherines arrivent avec un éventail de valeurs sensibles aux notions de respect, d'acceptation et d'amour sans renchigner à varier les humeurs. Avec la dose d'irrévérence propre au genre, les pièces des Saint Catherines sont soutenues par les guitares de Frederic Jacques et de Simon Poirier, rutilantes sans être trop linéaires, la basse de Guillaume Nadeau et la contribution du batteur Micheal Sokolyk qui, à eux deux, accentuent les puissantes mélodies construites par les deux premiers. Les morceaux de l'album sont rehaussés par la voix rugueuse et écorchée à souhait du chanteur Hugo Mudie. Le groupe devrait sortir son second album complet cet été, toujours sur la même étiquette. Bien que leur son puisse se rapprocher de celui des Floridiens de Hot Water Music (la comparaison n'est pas sans précédent), les Saint Catherines demeurent l'un des groupes punk rock à Montréal, avec The Frenetics, dont la facture se distingue le plus.

Bernard Lamarche

RÉÉDITION

VOLUME 333

L'Infonie
(Mucho Gusto - Tir Groupe)

Il n'existe pas, dans l'histoire de la musique au Québec, de formation à géométrie variable aussi délicate et créative que L'Infonie. De 1967 à 1974, le compositeur Walter Boudreau et le poète-chanteur Raoul Duguay meneront ensemble cette folle aventure qui donnera naissance à quatre 33 tours nécessairement imprévisibles. Après une première réédition du *Volume 33* en CD, ce *Volume 333* renvoie désormais à l'âge d'or du collectif. D'ailleurs, il s'agit du dernier disque auquel participera Raoul Duguay. La composition *Paix* de Boudreau prend toute sa démesure au fil de l'écoute. Une œuvre décisive où la structure organique, ainsi que la mouvance en bloc, fait penser à la fois au sérieux de la démarche d'un John Cage comme aux explorations ludiques du Magic Band de Captain Beefheart. Le deuxième album surprend davantage avec des interprétations d'un concerto de Bach ou encore du *Kyrie* de la *Messe de Notre-Dame* de Guillaume de Machaut. Certains musicologues d'aujourd'hui diront, avec un certain recul, que tout cela manquait de finesse, mais comment rester insensible à un pareil enthousiasme? Ce disque est beaucoup plus qu'un simple document historique. Le mythe et la liberté créatrice de L'Infonie demeurent toujours aussi foisonnants. Un happening sonore en soi. Vive une telle chute dans l'inconnu!

D. C.

FÉLICITATIONS!
L'Ange
DE GOUDRON
MEILLEUR FILM

8 NOMINATIONS AUX PRIX JUTRA

MEILLEURE RÉALISATION • DENIS CHOUINARD
MEILLEUR FILM • ROGER FRAPPIER, LUC VANDAL
MEILLEUR ACTEUR • ZINEDINE SOUALEM
MEILLEURE ACTRICE • CATHERINE TRUDEAU
MEILLEUR ACTEUR DE SOUTIEN • RABAH AIT OUYAHIA
MEILLEURE DIRECTION DE LA PHOTOGRAPHIE • GUY DUFAUX
MEILLEUR SCÉNARIO • DENIS CHOUINARD
MEILLEURE MUSIQUE • BERTRAND CHÉNIER

FESTIVAL INTERNATIONAL DE BERLIN
Sélection Panorama



« Un ému drame humain et un suspense bien ficelé. »
Paul Villeneuve, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« Un film d'hiver magnifique, puissant, passionné et remarquablement bien joué. »
John Giffin, THE GAZETTE

« Une fresque contemporaine, habile, colorée, servie par de bons dialogues. »
Odile Tremblay, LE DEVOIR

UN FILM DE DENIS CHOUINARD
DE RETOUR EN EXCLUSIVITÉ! QUARTIER LATIN

www.allianceatlantis.com

